

CORPS INOUBLIABLE

Tandis que j'écris, *Libération* (2 octobre 2009), sous la plume de Julia Tissier, publie un article intitulé : *Coupé de lui-même*. Je préfère en lire un court extrait plutôt que raconter l'histoire car les mots de l'auteur sont aussi révélateurs et dramatiques que le cas lui-même.

Il ne s'agit pas d'un transsexuel mais de quelqu'un dit intersexué, c'est à dire appartenant aux deux genres. Arthur « *est né avec une ambiguïté sexuelle. A dominante féminine certes, puisqu'il possédait un vagin. Mais un pénis aussi. Ou un clitoris hypertrophié. Tout dépend du point de vue. A l'époque les médecins ont tranchés pour le sexe féminin. Coupé le bout en trop...Il passe au bloc opératoire deux jours après sa naissance [pour se voir] attribuer un sexe d'élevage, dit le jargon...Mauvaise pioche : plus de vingt ans après, Arthur s'est fixé au masculin... [Il s'est appelé Alexandra jusqu'à 26 ans]. Aujourd'hui, Arthur se voit comme un garçon pas terminé. Un jour, on me dit Madame, un autre Monsieur* » écrit le journal qui cite encore les paroles d'un endocrinologue : « *Vos hormones, masculines et féminines sont au top. Je ne peux vous classer dans aucune catégorie* ». De ses amours, on dit simplement que depuis 2 ans, « *il vit avec un transsexuel, une femme devenue homme* ». Et enfin « *sur son carnet de santé, là où on écrit habituellement M ou F, on peut lire RAS* ».

On ne peut pas faire n'importe quoi du corps, même quand il y en a de trop. On ne peut pas faire n'importe quoi d'un corps considéré comme un simple objet détaché du sujet, lui même condamné à l'habiter d'une manière ou d'une autre. Car telle fut la sentence : le scalpel en guise de nomination et de reconnaissance d'un sujet nouveau en devenir.

*

Le corps est là, méconnu, trop connu, familier, étranger. Il me tient. Je peux le sentir à chaque pas, dans chaque geste, à chaque respiration. Il me poursuit jusque dans mon sommeil, négligeant de se faire oublier. Que je le soigne, le malmène ou feins de l'ignorer, il est là.

Dès que je franchis la porte, je suis rattrapé par les mots des autres qui ne se privent pas de me parler de lui. Me dit-on « Bonjour Monsieur », me voila obligé d'habiter un corps d'homme. Le regard d'une femme que je croise, d'un coup m'instaure lui aussi comme homme. Parole de l'un, regard d'une autre. Nomination ou signe valant pour une assignation. En ces instants, je vacille. Ce corps qui me trimballe, m'appartient donc en propre. « ...*ce sur quoi l'homme insiste*, dit Lacan, *c'est non pas qu'il est un corps, mais...qu'il en a un. Au nom de quoi peut-il dire qu'il a un corps ? Au nom de ceci qu'il le traite à la va-comme-je-te-pousse, il le traite comme un meuble* ». ¹ Ainsi, ce « Bonjour Monsieur » m'oblige à penser que s'il est mon bien propre, il n'est pas destiné qu'à moi. Un corps pour quelqu'un. Chaque regard sur lui que je saisis, effet de l'imaginaire, chaque parole qui le nomme dans le registre du signifiant, lui donnent consistance, voire nouvelle naissance. A chaque fois, *le contrat Réel Symbolique Imaginaire* entre lui et moi est renouvelé.

*

Mon corps *me* tient ? S'il en est ainsi, je ne *serais* pas ce corps là ? Celui que je vois dans la glace, dont je peux pincer la peau ? Si je dis il est celui dont je pince la peau, j'énonce en même temps un espace qui instaure un rapport, donc une coupure qui fait joint. Dans cette séparation, le langage me suggère que je sais ne pas m'abuser en étant convaincu qu'il est le mien. Convaincu et dupe par l'effet de l'imaginaire. Il est le mien parce que tu le nommes dans notre langue commune. De même, je suis certain que ton corps, celui qu'en cet instant je désire, n'est pas le mien (en suis-je certain ?) mais bien le tien. Et là, le langage articulé n'est peut-être pas prévalant.

Qu'en est-il du sentiment d'*être* ce corps, voire de n'être que lui ? Existe-t-il ? Rien n'est moins sûr sauf, par exemple, dans certains cas extrêmes, extrêmes d'ailleurs de souffrance, l'extrême du tolérable, de l'intolérable, ce que l'on nomme peut-être un peu vite psychose. Mais peut-on à la fois avoir le sentiment d'être et d'avoir ce corps ? « Là où je suis je ne pense pas, là où je pense je ne suis pas ».

*

¹ J. Lacan Scilicet 6/7

Hors la langue, point de corps.

Quand j'affirme : c'est mon corps, je parle d'une blessure et d'une perte inconsolable. A cause de cette perte, je peux et suis même poussé à dire : c'est mon corps, répétant ce que les autres m'ont dit sans jamais se lasser. Que serais-je s'ils ne l'avaient pas fait ? Je serais sans doute *un sans corps* à l'esprit dérangé. Mais tout de même, quand on y pense... Dès avant que l'infans ne vienne respirer notre air, il est nommé garçon ou fille, tout ça à cause de la présence ou l'absence d'un objet de son corps qui vient combler ou contrarier le désir et les fantasmes de ses parents comme ceux des grands parents, ce qui, du même coup l'inscrit dans une généalogie. C'est joué une fois pour toutes, c'est fichu ! Un destin va dès lors tenter de s'écrire au féminin ou au masculin.

Devant un jour à acheter un cadeau pour un nouveau né, un mobile pour son berceau, la vendeuse me demanda : « C'est pour un garçon ou une fille » ? Stupeur de ma part et, je dois l'avouer un peu de colère ou de révolte, sans que je sache quelle trace effacée cette remarque éveillait. Rose ou bleu, quelle importance ? Une grande semble-t-il. Une grande sans doute. Car cette *assignation quasi originelle*, cette injonction, dit clairement : « Pas n'importe quoi ! » et propose ce qu'on pourrait appeler une liberté encadrée à la place du n'importe quoi.

On ne peut pas faire n'importe quoi de son corps sans en payer le prix, un prix fort parfois. D'ailleurs souvent, le corps résiste de lui-même à fréquenter le n'importe quoi. Il sait aussi nous prévenir du danger dans lequel nous nous engageons quelques fois. On appelle ça les symptômes.

*

Que signifie être en retard ou manquer une séance sinon ne pas être là où l'on est attendu et ainsi désertier ce lieu. Le corps est l'instrument de cette dérobade, il se paralyse, n'arrive plus à avancer, se refuse à l'itinéraire. La boussole est devenue folle, le nord est perdu. Le sujet le sait bien, clairement ou pas, qu'il n'était pas là où il s'était engagé à être. D'une certaine manière pourtant, il y était psychiquement. Seul le corps n'y était pas. « Je ne vous ai pas vu », dit l'analyste, ne croyant pas si bien dire : montrer et voir, montrer pour voir. Un corps pour quelqu'un.

Le corps, tout le temps, inoubliable.

*

Lacan dit qu'il n'y a pas de *rapport sexuel*, « *parce que le signifiant privilégié qui pourrait l'instaurer, le phallus, est manquant dans le système signifiant* ». Ritournelle tant de fois reprise, dérobée même. Mais il faut bien l'admettre, sinon c'est la catastrophe. L'admettre, d'une manière ou d'une autre, c'est se donner la possibilité d'une *relation*, c'est rendre possible que le corps exulte et jouisse, l'autre étant l'agent de cette jouissance sexuelle. Tes yeux me font signe, ton corps me parle et le malentendu inévitable nous permet de jouir l'un de l'autre. Mais comment l'écrire ? Pas moyen. *Pas moyen* pousse même à insister encore et encore et peut-être à nommer cette insistance du nom mystérieux d'amour. « *...l'amour demande l'amour. Il ne cesse de le demander. Il le demande...encore. Encore, c'est le nom propre de cette faille d'où dans l'Autre part la demande d'amour* », écrivait Lacan dans le séminaire *Encore* précisément.

Il faut bien nommer les choses et les gens pour qu'ils existent. Qu'est-ce qu'être garçon ou fille s'il n'y a personne pour le dire, s'il n'y a pas ces deux mots inséparables, simples et définitifs, garçon/fille, si ceux qui ont à le dire ne le disent pas ou mal, si ces mots ne sont pas porteurs d'un savoir ignoré et d'un désir pour celle ou celui à qui ils sont destinés ? Le silence ne permet pas d'habiter son corps. Mais cette *nomination définitive* appelle quelques remarques. Est-on sûr que les fantasmes organisateurs se conforment toujours et totalement à cette nomination ?

*

On ne peut pas faire n'importe quoi de son corps, ai-je dit, quelques soient les bricolages. Le *traitement* d'Arthur en est une triste illustration. Les transsexuels qui ont recours à la chirurgie ou ceux qui sont tout entier tendus vers cet acte ne nous le démontreraient ils pas ?

Que signifie *changement de sexe* ? Ne vaudrait-il pas mieux dire : tentative de changement d'anatomie ? Un garçon soutiendra, par exemple, que son corps d'homme n'a rien à voir avec son sentiment profond d'être une femme. La nature s'est trompée, entend-on. Coupure absolue, tragique, qui l'amène à ne penser son

salut que grâce à une intervention anatomique. La demande de rectification ne vise qu'à la rectification d'une image, celle de la féminité qui est de l'ordre de la « *mascarade* » (J. Dor), à laquelle il « *tend à se réduire* » (M. Czermack). Cette démarche est, sans doute l'effet d'un imaginaire *libre* où le symbolique n'impose pas sa loi et donc pas de point d'arrêt signifiant. S'il en est ainsi, se dire homme ou femme ne fait allusion qu'à l'anatomie et non au sexe et le désir sexuel n'est pas une préoccupation. Jean Allouch, qui défend d'ailleurs avec force l'idée qu'il n'y a pas à les considérer comme des psychotiques, dit lui-même « *Le fait transsexuel ne se laisse en aucune façon rangé dans un inventaire des pratiques sexuelles* »². Psychotique ou pas, peu importe ici, mais il ne réclame rien dans le registre de la sexualité. Or « *Quelle que soit notre sexualité, celle-ci s'inscrit en référence à la différence des sexes, même et surtout quand elle vise à la transgresser* »³. Garçon, il n'aurait pas de sexe, alors fille, comment pourrait-il en avoir un. L'opération réclamée produirait un glissement d'un pas de sexe vers un autre pas de sexe. Si l'anatomie est leur drame, la question du désir est tragique. La différence anatomique ne sexualise pas le sujet. Philippe. Julien (*Littoral 23/24*) écrit : « *On ne naît pas homme ou femme. On le devient par identification. L'organe n'est pas premier, mais c'est le langage (à l'occasion sur l'organe !) qui est déterminant pour l'avenir du sujet... chacun, chacune est appelé (e) à...selon une vocation prématurée pour son sexe* ». Homme et femme, pour les transsexuels dont je parle, sont deux mots qui n'ont sans doute pas pris valeur de signifiants. Ils n'auraient jamais été nommés par l'un de ces signifiants ou alors dans un processus de double lien, peut-être de dénégation. Ils auraient été mal parlés, pas comme il faut, pas comme il aurait fallu. « *...c'est le fait de s'inscrire dans le langage qui prête au perçu une couche à proprement parler imaginaire, sans laquelle le manque ne peut être saisi ni affirmé... [ainsi] les formules [de la sexuaction] ne concernent pas les deux sexes...mais leurs désirs* », rappelle Moustafa Safouan (*Le langage ordinaire et la différence sexuelle*).

On ne peut pas faire n'importe quoi de son corps. Alors que faire des questions qui ne peuvent manquer de survenir à propos des techniques de reproduction permettant le contrôle et le formatage des corps ? Que dire des manipulations génétiques, des possibilités de clonage ? Avec ces techniques, « il n'y

² Jean Allouch *L'unebvue* n° 9

³ Michel Schneider *La confusion des sexes*

aurait plus d'ascendants et de descendants, mais des fabricants et des fabriqués, des producteurs et des produits », dit Sylviane Agacinski dans Le Monde des 11 et 12 octobre 2009.

*

Le corps est une horloge où le temps psychique croise le temps chronologique. Un jour toujours précoce, un jour qui n'en finit pas, on constate qu'il n'est plus là où on l'attendait en dépit des efforts, des soins prodigués, en dépit des régimes savants et des maltraitements sportives que nous lui faisons subir pour la bonne cause. Alors on se souvient. Alors on hallucine des gloires inutiles, des jouissances inouïes, des sexes triomphants. On hallucine des abandons tendres, des sourires à n'en plus finir ou des querelles justes, des combats vainqueurs pour de nobles causes, toujours. L'imaginaire et les souvenirs remodelés règnent désormais en maître absolu. Le corps nous propulse de drôles d'images venues d'une contrée sauvage qui nous est étrangère et familière. Des images venues d'un autre âge. « *Au vert paradis des amours enfantines, Baudelaire de Dieu, il s'en passe de belles* », comme le dit si bien Lacan qui devait s'y connaître en vert paradis.

*

Le corps infidèle ne répond pas toujours aux convocations folles. Ainsi Jeanne, après la mort de son fils lorsqu'il avait environ huit ans, voulait à tout prix retrouver *dans son corps* les sensations physiques éprouvées avec lui. Convocation restée évidemment sans réponse. Elle lui vint pourtant progressivement sous une forme à laquelle elle ne s'attendait pas mais où elle était invitée. En réalité, elle cherchait avec angoisse à retrouver les souvenirs de son enfance dont les premiers dataient de ses sept ans environ. Rien avant. Elle en retrouva quelques uns qui suffirent pour qu'elle puisse commencer à se représenter ce passé. On s'en doute, de sa naissance à sept ans, sa vie avait été marquée par des événements psychiques et socio politiques graves. Toute représentation avait été recouverte et son fils était devenu celui qui ne devait pas les représenter, ne pas en être porteur. Son fils, amour unique de sa vie, objet incomparable, immortel, en quelque sorte interdit d'existence propre, ne pouvait qu'en mourir. *Ce fils de toute sa vie*, était un obstacle défensif

contre l’envahissement d’un temps dramatique, radicalement mis à l’écart. Le détacher d’elle aurait ouvert un gap infranchissable comme peut l’être le Réel. Il n’était donc peut-être pas étonnant qu’elle veuille désespérément ressentir quelque chose de cette existence dans son corps. Corps de mère, de fils, de mère fils, à la place des images et affects de sa jeunesse. Et pourquoi ne pas penser qu’elle recherchait les sensations de femme enceinte auxquelles se mêlaient ses fantasmes et désirs fous. Cette nouvelle naissance serait aussi la sienne propre, effaçant définitivement ce qui n’avait pas à être évoqué, ce qui n’avait pas de place dans son psychisme.

*

Le corps parfois se réfugie en coulisse sans que l’on sache précisément pourquoi. Comme s’il se détachait pour vivre sa vie propre, presque en étranger tant il est devenu surprenant, dérangent, imprévisible. Locataire précaire, nous avons de la peine à l’habiter, partant, le sentiment d’existence s’estompe nous laissant désemparés, désarrimés. Nous titubons à la recherche d’une libido errante, masquée, dissimulée. Le corps occupe toute la place, envahit l’espace psychique. Si « *c’est du langage que nous tenons cette folie qu’il y a de l’être* »⁴ la « *parlotte* » peine à s’engager dans la parole.

Lors d’une séance, Emma dit sur le divan : « J’ai mal là ». Elle ne désignait rien. Je n’eus pas envie de lui demander où. Elle avait mal là, ça suffisait. Elle avait sans doute mal au corps, voilà tout. Qu’aurait apporté une désignation plus précise ? Elle n’avait pas mal à un organe ou à une partie de son corps. Son corps partait en morceaux petit à petit et ça lui faisait mal. Elle avait mal là, disait-elle pour ne pas dire que tout son être partait en morceaux, ce qui lui était impossible à dire ou, si elle l’avait dit en cet instant, aurait été insupportable. Le *parlêtre* aurait-il laissé la place à un *corpsêtre*, si l’on peut dire ? Son corps était là comme du réel trop envahissant auquel cependant elle pouvait s’accrocher pour faire entendre l’insupportable, pour tenter de le dépasser et de retrouver, voire de constituer une unité psychique qui n’avait pu s’effectuer jusque-là. Elle aussi avait été mal parlée : mots de haine ne transmettant qu’une destruction, à chaque instant imminente. Sa conception dans la

⁴ id

violence et la haine, déjà, avait été pour sa mère moins un accident que le signe manifeste et répétitif d'un ratage de son existence et de celles de ses ascendants. Emma n'était certes pas désirée, mais de plus elle était inutile et surtout en trop. Elle était ce ratage. Son langage approximatif, allusif, ne désignant que le corps, était son recours, sa bouée, son outil pour tenter de juguler cette souffrance. Son corps l'envahissait pour mieux résister à un insupportable psychique encore plus insupportable. Il l'envahissait pour ne pas mourir pour de bon.

*

Corps inoubliable, qui ne se laisse pas oublié, présent ou absent. Parfois, le corps triomphe du sujet qui est bien forcé de s'incliner. La mort triomphe du corps réel. Elle ne triomphe pas aussi facilement de la présence. Il a fallu un jour le dire mort, le nommer comme mort et l'écrire, puis écrire sa vie pour savoir qu'il est désormais intouchable. L'oubli l'a-t-il effacé ? Il n'en subsiste que des traces qui peut-être s'effaceront ou deviendront des hallucinations.

Pas de corps sans parole et pas de parole sans corps. Corps instrument de la parole, parole qui s'incarne dans un corps sexué. Corps et paroles unis dans des noces fécondes. Corps toujours destiné à l'autre qui ne peut l'effacer. La mort transgresse le temps, elle inscrit même une éternité provisoire.

Claude Spielmann

Octobre 2009